

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCE.

—
CHAPITRE X.

Impressions de voyage.

(Suite.)

Je revins de cette erreur dès les premiers pas dans le pays. Les collines boisées alternant avec des vallées verdoyantes, les grandes châtaigneries ombrues faisant place aux champs de seigle et de blé noir, les haies touffues coupées, de distance en distance, par des peupliers, des chênes ou des ormeaux, les sources jaillissant du sol à chaque pas, les nombreux ruisseaux ; tout offrait un coup d'œil bien plus agréable que les landes plates et grises du Poitou.

La première ville limousine que nous rencontrâmes fut Le Dorat. C'est une jolie petite cité, qui possède une belle et curieuse église romane, un petit séminaire renommé et plusieurs couvents. J'avais beaucoup souhaité que ma mère me mit au séminaire du Dorat au lieu de m'envoyer à Saint-X..., tant j'avais entendu vanter le collège limousin par des écoliers berrichons. Ce que je vis en passant de ce bel établissement, son vaste corps de bâtiments, son heureuse situation et ses hautes et longues terrasses, tout me fit regretter de nouveau de n'avoir pas été envoyé là.

A deux lieues du Dorat on trouve Bellac. C'est un chef-lieu d'arrondissement pittoresquement assis au penchant d'une colline dont les pieds sont baignés par la jolie rivière du Vincou, et du sommet de laquelle on embrasse un gracieux horizon fermé au loin, comme par un voile de gaze bleue, par les montagnes de Blon. Le Dorat et Bellac se disputent la gloire d'avoir été la capitale de la Basse-Marche : une tempête dans un verre d'eau.

Nous nous arrêtàmes à Bellac, pour dîner et changer de chevaux. Je ne mangeais plus dans ma chambre, mais dans la salle commune et à une table séparée.

CHAPITRE XI.

LES LETTRES.

La terre que ma mère possédait en Limousin et dans laquelle j'étais en quelque façon interné, se nommait Laforest. Elle se composait de six métairies tenues à bail par Pierre Rougier et Mathieu Lenoir, et d'une usine autrefois assez importante, mais bien déchue depuis que la vapeur a presque remplacé partout les chutes d'eau. A une demi-lieue de l'usine et à peu près au centre des métairies mon aïeul maternel avait construit un pavillon isolé servant moins d'habitation que de pied-à-terre et de rendez-vous de chasse. Ce pavillon était fermé depuis la mort de mon père ; ma mère n'étant pas allée depuis cette époque en Limousin. Comme j'avais appris tous ces détails à Puyjoubert, je savais à peu près où j'étais conduit. Une seule chose m'inquiétait : qui allais-je trouver à Laforest ? Entre quelles mains, leur tâche remplie, les deux fermiers limousins me remettraient-ils ? J'osais par moments me bercer de l'espoir que j'allais être reçu dans les bras et sur le cœur de ma mère. Cette illusion ne tardait pas à s'évanouir et à faire place à toutes sortes de tristes et noires perspectives : un précepteur pédant, par exemple, et un geôlier farouche qui me nourriraient de pain dur et de racines grecques.

Dix fois pendant le voyage, je fus sur le point d'interroger mes conducteurs, et dix fois je m'arrêtai, préférant l'incertitude à la connaissance d'une vérité désagréable.

Je devais être fixé avant mon arrivée.

A deux lieues environ de Bellac, notre chaise de poste atteignit un facteur rural chargé d'une saccoche pleine de lettres et de journaux.

— Pierre, lui cria Mathieu Lenoir, n'as-tu rien pour moi ?

— Je vous demande pardon, monsieur Mathieu, dit le facteur, j'ai une lettre à votre adresse et trois autres aussi à celle de M. de Puyjoubert. Paraît que ce jeune monsieur est récemment arrivé à Laforest, puisqu'on lui envoie là des lettres.

— Il n'y est pas encore, puisqu'il y va ; donne-lui ses lettres, c'est lui qui se trouve dans la voiture.

Sur cette invitation, le facteur me tendit, par la portière, trois lettres à mon adresse.

On devine mon saisissement, en distinguant sur une d'elles l'écriture de ma mère. La suscription des deux autres était d'une écriture à moi inconnue.

Voici quelle était la lettre de Mme de Puyjoubert :

“ Mon cher enfant,

“ Tes bonnes notes m'avaient mal préparée au nouveau et cruel chagrin que tu viens de me causer. Pouvais-je croire après tant de promesses que tu te ferais chasser du collège de Saint-X... ? Je te pardonnerais de briser mon cœur et ma vie, mais je dois t'empêcher de déshonorer notre nom et de compromettre ton avenir.

“ Songe, cher et malheureux enfant, que tu es dans ta douzième année : il est temps de montrer quelque raison. Le conseil de famille, que j'ai dû réunir pour m'éclairer, a pensé qu'il fallait te placer à Laforest, sous la conduite d'un précepteur qui te fera continuer tes études si tristement interrompues. Ce précepteur qui t'attend à Laforest, se nomme M. Aubrun. C'est un homme aussi ferme que bon. Je lui donne tous mes droits, et lui délègue tous mes pouvoirs. Obéis-lui donc comme à moi-même ; mieux qu'à moi-même, car tu ne m'as guère obéi jusqu'à ce jour.

“ Le conseil de famille voulait que je te tinsse deux années au moins séparé de moi ; mon cœur n'a pu s'y résoudre. Je te rappellerai à Puyjoubert dans six mois si les notes envoyées par M. Aubrun sont bonnes. Dans le cas contraire, je serai obligée de te laisser indéfiniment à Laforest.

“ Je prie Dieu tous les jours pour toi, prie-le de ton côté avec ferveur, et souviens-toi que ta mère ne demande qu'à t'ouvrir ses bras.”

Lorsque les larmes provoquées par cette lecture eurent cessé de couler, je rompis le cachet de la seconde lettre.

Elle était du docteur Desourteaux. Il me fallut lire et relire sa signature pour m'en convaincre, tant cette lettre était sèche et sévère. Est-ce bien le docteur Desourteaux qui m'appelaient Monsieur et ne me tutoyait plus ? Il m'écrivait :

“ Monsieur,

“ Il est de mon devoir de vous avertir que votre nouvelle équipée a ébranlé fortement la santé de madame votre mère. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle triomphera de cette crise ; mais je crois qu'une autre secousse pareille sera mortelle. Je vous écris à l'insu de tous et pour votre gouverne. A vous de voir si vous voulez conduire au tombeau la sainte femme à qui vous devez la vie. Je mentirais si je finissais cette lettre en vous assurant de mon amitié. Je n'aime que ceux que j'estime. “ Il dépend de vous de retrouver la place que vous aviez dans le cœur de votre ancien ami.

“ DR. DESOURTEAUX.”

La troisième lettre, dont je corrige un peu le style et l'orthographe, m'était écrite par le fils du jardinier, Antoine, dont le lecteur doit avoir gardé le souvenir.